

AMBIVALENCE DE LA MÉMOIRE DANS LES ÉCRITS DE PRISON AU MAROC : CAS DE TAZMAMART

Loubna DIRHOUSI¹, Hassan ID BRAHIM², Mohamed EL BOUAZZAOUI³

Article history: Received 3 June 2023; Revised 23 November 2023; Accepted 4 December 2023; Available online 20 December 2023; Available print 31 December 2023.

©2023 Studia UBB Philologia. Published by Babeş-Bolyai University.



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 4.0 International License

ABSTRACT. *The Ambivalence of Memory in Moroccan Prison Writings: The Case of Tazmamart.* The prison literature produced by survivors of the Tazmamart prison in Morocco is a moving testimony to the dehumanizing conditions of imprisonment. Whether in the form of testimony or fiction, this literature, which liberates speech and breaks the silence on a dark page of human rights in Morocco, reserves a special place for individual and collective memory. In this article, we propose to analyze the ambivalence of prisoners' memories. Firstly, we show that memory is represented as a source of mortifying pain that must be got rid of.

-
- ¹ **Loubna DIRHOUSI** est enseignante de français au lycée. Elle est doctorante à la Faculté des Lettres et des Sciences Humaines Dhar El Mahraz. Elle prépare une thèse de doctorat sur l'écriture de l'hétérogène dans l'œuvre romanesque de Gilbert Sinoué, et ce au sein de l'équipe de recherche *Dialogiques* relayant de l'Université Sidi Mohamed Ben Abdellah, Fès. Elle s'intéresse à la littérature francophone, notamment dans une visée postcoloniale. Loubna.dirhoussi@usmba.ac.ma .
 - ² **Hassan ID BRAHIM** est professeur habilité à diriger des recherches universitaires. Il est membre permanent de l'équipe de recherche *Dialogiques*, affiliée à la Faculté des lettres et des sciences humaines Dhar El Mahraz, Université Sidi Mohamed Ben Abdellah, Fès. Ses travaux de recherches portent sur la littérature de jeunesse au Maroc et ailleurs. Il travaille également sur la sémiotique des cultures. Hassan.idbrahim@usmba.ac.ma. Parmi ses publications récentes, *Littérature de jeunesse au Maroc : retour sur expériences*, éditions Sagacita, Tanger, 2023.
 - ³ **Mohamed EL BOUAZZAOUI** est professeur de l'enseignement- supérieur. Il est l'auteur de plusieurs articles portant sur les œuvres de Franz Fanon, Edouard Glissant, Abdelkébir Khatibi, Albert Memmi, Tahar Ben Jelloun, Ferdinand Oyono..... Membre de l'Équipe de recherche *Dialogique*, université Sidi Mohamed Ben Abdellah, il encadre des travaux de doctorat sur des problématiques relatives à l'écriture de l'extrême – contemporain au Maghreb. Mohamed.elbouazzaoui@usmba.ac.ma . Il a publié récemment « La distinction sociale et culturelle dans Le Bourgeois gentilhomme de Molière: essai de lecture à partir de la théorie de Pierre Bourdieu » in *Synergies Turquie*, (15), 2022, 59-70 et « Aspects de l'écriture de la différence dans quelques textes de Abdelkébir Khatibi : identité plurielle, pensée-autre, bi-langue et extranéité » in *Romanica Olomucensia* 2023, 35(2):313-324 | DOI: 10.5507/ro.2023.024

Secondly, we show how memory played an important role, and constituted the vital space for resistance and survival.

Keywords: *Tazmamart, literature, memory, pain, resistance, testament.*

REZUMAT. Ambivalența memoriei în scrierile din închisorile din Maroc: cazul Tazmamart. Literatura penitenciară scrisă de supraviețuitorii închisorii Tazmamart din Maroc este o mărturie emoționantă asupra condițiilor dezumanizante de detenție. Fie că este vorba de memorii sau de ficțiune, acest tip de literatură, care încearcă să aducă lumină într-o situație problematică privind drepturile omului în Maroc, pune la loc de cinste memoria individuală și colectivă. În acest articol ne propunem să analizăm ambivalența memoriei deținuților. În primul rând, vom arăta că aceasta este reprezentată ca o sursă de durere mortificantă de care naratorul trebuie să se elibereze. În al doilea rând, vom arăta, cu ajutorul textelor, cum memoria a jucat un rol important și a constituit un spațiu vital pentru rezistență și supraviețuire.

Cuvinte-cheie: *Tazmamart, literatură, memorie, durere, rezistență, testament.*

Introduction

Vers la fin des années 90, les premiers textes sur Tazmamart ont fait leur émergence sur la scène littéraire marocaine. Cette littérature, portée sur le témoignage, s'explique par un certain élargissement de la liberté d'expression, permis par l'arrivée de Mohamed VI au pouvoir. En effet, selon Benjamin Stora, la floraison de publications sur les années de plomb, y compris celles de témoignages « fait que l'État perd progressivement le monopole d'écriture de l'histoire » (2000, 91) du pays.

Des auteurs, comme Ahmed Marzouki, Mohammed Raïss, Aziz Binebine, Tahar Ben Jelloun ont écrit des textes fort poignants sur une période sombre de l'histoire du Maroc et ont apporté un témoignage authentique sur ce que de jeunes militaires ont vécu comme enfermement dans des prisons et des lieux de détention gardés secrets sous le règne de Hassan II. Qu'il s'agisse de récit, de témoignage ou de fiction, la mémoire occupe une place centrale. A travers les affres de l'emprisonnement (faim, isolement dans la cellule, vermine, maladies, absence de soleil...), les tortionnaires cherchaient à anéantir les prisonniers, à annihiler leur identité et à néantiser leur mémoire dans une prison secrète dont « les procédures, le choix du lieu de détention, l'organisation des cellules, la politique de rationnement, la sélection des gardiens et du directeur sont motivés par le désir de détruire la vie » (Rhani 2019,185). Pour affronter le travail de sape

mené par la machine infernale de la prison, les captifs déploient des stratégies à même de préserver leur équilibre psychologique et surtout garder intacte leur mémoire. Les auteurs susmentionnés mettent en évidence l'ambivalence de celle-ci dans le milieu carcéral. Tantôt, elle est salvatrice dans la mesure où elle permet aux détenus de revisiter des pans de leur vie antérieure, de se rappeler des moments heureux et de s'extraire, par souvenirs interposés, du gouffre. Tantôt, elle a l'effet inverse chez certains prisonniers. A preuve, le travail mnésique occasionne la folie et mène à l'irréparable.

Les textes sur le bagne de Tazmamart révèlent de manière crue le processus de déshumanisation auquel les condamnés étaient soumis. Blessé dans son amour propre par la tentative d'attenter à la vie du roi Hassan II, le régime a soigneusement choisi une forme d'emprisonnement inédite dans l'histoire du Maroc, comme si, pour emprunter la voix à Foucault, « la punition idéale du régicide dev[ait] former la somme de tous les supplices possibles. Ce serait la vengeance infinie » (Foucault 1975, 65), dont le résultat est la déportation du « criminel » dans un lieu enclavé et perdu, situé dans une région désertique et aride. Les soldats, supposément impliqués dans le coup d'État de Skhirat (10 juillet 1971) étaient embastillés, sans procès, dans la prison de Tazmamart, située dans une région montagneuse enclavée. Laquelle prison était gardée secrète pendant des années. En effet, jusqu'en 1991, les autorités marocaines ont nié l'existence de ce bagne. La disposition des cellules trop étroites et les cloisons construites en pierre rendaient la communication entre les prisonniers presque impossible. L'architecture de ce sinistre lieu révèle l'intention vindicative des autorités d'exposer les reclus à une mise à mort progressive et cynique.

Les textes écrits sur cette page sombre de l'histoire du Maroc, marquée par l'arbitraire et la terreur, ont fait l'objet de plusieurs études. Les spécificités des thèmes des écrits sur les années de plomb, les modalités d'écriture et le tragique de l'expérience carcérale sont autant de questions analysées par des chercheurs. En effet, El Ouazzani fait passer en revue un corpus assez large de cette production et revient sur des problématiques importantes comme les conditions de la genèse du récit carcéral, la question de l'autobiographie et celle de l'espoir dans le désespoir. Susan Slyomovics met en évidence l'ouverture de la mémoire personnelle à des espaces publics puisque les écrits sur les années de plomb sont destinés à un large lectorat. Cette ouverture, outre qu'elle consacre la libération de la mémoire, tend à reconstruire celle-ci et surtout à dénoncer les violations des droits de l'homme. Khalid Zekri (2006) parle d'une prose de mémoire destinée à contrer l'oubli. Pour ce dernier, les témoignages « sont des archives qui comblent les cases vides de la mémoire historique des années de plomb ». Brahim El Guabli s'intéresse à la transcription de la résistance qui traverse les écrits de la prison de Tazmamart. Naima Hachad (2018, 208-224)

décrit la mise en récit de Tazmamart comme des contestations directes des processus de justice transitionnelle et de réparation promus par l'État. Laura Menin (2019, 318) étudie comment les rescapés de Tazmamart, à travers la pratique du témoignage, ont transformé cette prison en lieu d'action vitale et d'imaginaire politique à travers lesquels le projet de la réconciliation nationale peut être mené, et ce loin des surenchères. Elham T Hussein s'intéresse à l'évolution tripartite de la mémoire des prisonniers en distinguant trois moments essentiels, à savoir avant l'incarcération, l'emprisonnement proprement dit et la phase post-libération. Abderrahim Kamal (2022) revient sur les formes et les genres de l'écriture carcérale au Maroc et les problèmes liés à la réception de celle-ci. De plus, il analyse les spécificités de chaque genre (témoignage, roman, poésie, théâtre) en dressant le bilan de l'évolution de la littérature carcérale au Maroc.

Toutes ces contributions mettent en évidence l'urgence de témoigner chez les rescapés des prisons des années de plomb au Maroc. Il s'agit de briser le silence à propos d'une page sombre de l'Histoire du pays, de crever l'abcès, de mobiliser la parole et l'écriture afin de se libérer du passé douloureux et de ses fantômes, de nommer la souffrance, de panser les blessures et d'ériger Tazmamart en un lieu de mémoire collective. La littérature testimoniale joue un rôle nodal dans la formation de ce dernier. La littérature carcérale au Maroc est advenue dans un contexte marqué par la volonté du royaume de tourner la page du passé, d'instaurer la culture du pardon. Elle est, selon les mots de Aït-Aarab : « le signe tangible d'un pays en mutation qui, pour exorciser ses démons et ériger une réelle société démocratique, a besoin de regarder sans complaisance les moments les plus sombres de son histoire récente, et surtout de les inscrire dans la mémoire collective » (Aït-Aarab 2008, 133).

La revue de littérature que nous avons évoquée supra s'intéresse certes à la mémoire du détenu, montre que les écrits, tous genres confondus, sur l'univers carcéral au Maroc recèlent une partie de l'histoire du Maroc, constituent un réel témoignage sur la violence subie par des soldats innocents et, de ce fait, présentent un lieu de mémoire aussi bien pour ceux qui ont vécu l'enfermement que pour les générations présentes et futures. Mais, cette revue de littérature n'aborde pas un aspect qui nous semble important. Il s'agit, en l'occurrence, de l'ambivalence au niveau de la représentation de la mémoire, chez le prisonnier, dans les écrits en relation avec le bagne de Tazmamart. Pour pallier cette carence, nous traiterons, d'abord, du caractère tragique de la mémoire chez les emmurés de Tazmamart, puis nous montrerons dans quelle mesure la mémoire, contrairement à l'oubli, acquiert une valeur vitale et salvatrice pour les victimes des années de plomb au Maroc. Nous précisons que nous n'avons pas ici la prétention d'inscrire notre contribution sous le signe d'une lecture philosophique de ladite ambivalence. Notre propos consistera à mettre en évidence le caractère double et manichéen

de la mémoire chez le prisonnier, et ce faisant ressortir de notre corpus les représentations négative de la mémoire, en tant que réservoirs de souvenirs que le détenu s'efforce d'oublier, et les représentations positives d'une mémoire salvatrice, quêtée par les prisonniers de Tazmamart.

1- Amnésie volontaire et quête de l'oubli

Oublier le passé, s'en défaire définitivement n'est pas chose possible aux yeux de Bergson. En effet, il écrit dans ce sens : « Oui je crois que notre vie passée est là, conservée dans ses moindres détails, et que nous n'oublions rien, et que tout ce que nous avons perçu, pensé, voulu depuis le premier éveil de notre conscience, persiste indéfiniment » (Bergson 1919, 95). Cette réalité semble échapper aux prisonniers de Tazmamart puisqu'ils s'efforçaient, à des degrés variés, de survivre sans mémoire ni souvenirs. Ils y voyaient le seul moyen d'atténuer leurs souffrances. L'oubli, bien qu'il soit de l'ordre de l'impossible selon Bergson, est, comme nous le verrons dans ce qui suit, un choix délibéré chez les condamnés. Une telle entreprise prend des accents nietzschéens. En effet, l'auteur de *La généalogie de la morale*, considère que l'oubli n'est point un signe de faiblesse de la mémoire, mais, plutôt, une faculté positive qui permet à la conscience de se délester de qui l'engorge et l'endolorit : « Nul bonheur, nulle sérénité, nulle espérance, nulle fierté, nulle jouissance de l'instant présent ne pourraient exister sans faculté d'oubli » (Nietzsche 1964, 76). Mais, force est de souligner que l'oubli demeure hypothéqué par ce que Bergson appelle « mémoire involontaire » ; une mémoire spontanée et imprévisible qui ouvre la voie à de brusques invasions du passé sur lesquelles l'être humain n'a pas de prise.

A Tazmamart, rappelons-le, les prisonniers étaient confrontés à des conditions de vie invivables. Les textes de Marzouki, de Raïss et de Binebine ont ceci en commun d'évoquer la chaleur torride pendant l'été, le froid glacial en hivers, la faim, l'insalubrité, l'obscurité totale et la nourriture insuffisante et dégoutante. Les prisonniers ont tout de suite compris que, face à ce gouffre de la mort, la solidarité devait être de mise afin d'affronter le spectre de la mort, lente et douloureuse. La résistance et la résilience puisent leur matière première dans l'esprit de groupe que les détenus ont essayé d'instaurer. En outre, conformément à un accord qu'ils se sont imposés, les prisonniers se sont organisés afin d'assurer un minimum vital de communication malgré l'isolement des cellules. Il était convenu de ne pas parler tous à la fois, et ce pour s'épargner une cacophonie nuisible à leur santé mentale et psychologique. S'agissant de la résistance à l'espace dysphorique de la prison- mouroir, nous constatons que les prisonniers fournissent un effort titanesque afin de se protéger contre le poids de la mémoire. Celle-ci est jugée fatale car elle met le prisonnier en butte à toutes les

souffrances psychologiques. Conscient de cette menace, pareille à une épée de Damoclès, Aziz Binebine, l'un des rescapés du bagne de Tazmamart, s'essayait délibérément à verrouiller la faculté mnésique et à la désactiver définitivement. Ainsi pouvons-nous lire dans *Tazmamort* ce fragment qui illustre la volonté de ne plus se souvenir : « je décidai alors d'oublier l'extérieur. Je n'avais plus de famille, plus d'amis, plus de souvenirs intimes, plus d'avenir » (Binebine, 2009 :45). Il s'agit ici de la quête d'un oubli total. L'énumération, doublée de la forme négative, traduit chez le narrateur le désir de frapper la mémoire de vacuité. Ni le passé, ni l'avenir n'ont d'importance pour le prisonnier.

Dès les premiers jours dans le bagne de Tazmamart, les reclus sont soumis à un processus de mortification qui commence par l'isolement et la mise en place d'une obscurité totale. Comme technique, l'isolement prive le détenu de sa propre identité, d'ailleurs réduite à un simple numéro, et en prépare une nouvelle. En conséquence, le reclus ne s'en sort pas indemne, et ce dans la mesure où il finit par porter une image négative de lui-même et de son devenir. Par exemple, le narrateur de *Tazmamort* n'est pas loin de cette réalité puisqu'il entend se dessaisir complètement de sa mémoire, pièce maîtresse de toute identité. Si ce dernier décide de mutiler sa mémoire, c'est parce qu'elle s'apparente à une boîte de Pandore qu'il ne faut pas ouvrir sous peine de mourir de ses propres souvenirs.

Par ailleurs, dans *Cette aveuglante absence de lumière*, Tahar Ben Jelloun poétise davantage cette idée de la nécessité de tout oublier. En effet, Salim, le narrateur, considère que tout retour en arrière est mortifère : « Se souvenir, c'est mourir. J'ai mis du temps avant de comprendre que le souvenir était l'ennemi. Celui qui convoquait ses souvenirs mourait juste après. C'était comme s'il avalait du cyanure. Comment savoir qu'en ce lieu la nostalgie donnait la mort » (Ben Jelloun, 2001, 29). La comparaison entre l'effet de la mémoire et celui du cyanure donne la mesure de l'entreprise périlleuse de se lover dans la mémoire et, par ricochet, dans le passé. C'est plutôt le présent, celui de la cellule, qui occupe la première place chez Salim. En effet, à travers lui, le lecteur découvre aussi bien les affres de la prison, de la privation que la déchéance progressive et tragique des reclus. Si la mémoire est résolument mise de côté, c'est parce que Salim, personnage qui incarne Aziz Binebine, l'un des rescapés de Tazmamart, ne veut pas se livrer en pitance à la logique de l'institution totale ; logique, s'il en est une, destinée à saper le moral des détenus, prélude à leur déchéance physique : « Résister absolument. Ne pas faillir. Fermer toutes les portes. Se durcir. Oublier. Vider son esprit du passé. Nettoyer. Ne rien laisser traîner dans la tête. Ne plus regarder en arrière. Apprendre à ne plus se souvenir » (Ben Jelloun 2001, 30).

Chasser la mémoire, l'empêcher de rejaillir, est un exercice des plus éprouvants. Face à cette réalité, le reclus se livre à un travail mental afin de rendre les images du passé floues et opaques :

Par la pensée, j'introduis quelqu'un d'autre à ma place. Je dois me convaincre que je n'ai rien à faire dans cette image. Je me dis et me redis : ce souvenir n'est pas le mien. C'est une erreur. Je n'ai pas de passé, donc pas de mémoire. Je suis né et mort le 10 juillet 1971 (Ben Jelloun 2001, 31).

Par l'effort mental, le prisonnier se crée une autre identité de peur de s'identifier aux faits et événements que la mémoire se plaît à faire resurgir. C'est dire qu'il se nie complètement pour rester indifférent aux souvenirs. Toutefois, s'agissant de souvenirs coriaces, il double le travail mental par une auto-mortification physique. En effet, le prisonnier s'adonne à des actes masochistes comme se cogner la tête contre le mur ; acte destiné à aplanir, dans la douleur, tout resurgissement du passé et des souvenirs qui s'y rattachent : « Je cognais ma tête contre le mur jusqu'à voir des étoiles. En me faisant mal, j'oubliais. Le coup sur le front avait l'avantage de briser ces images qui me harcelaient et voulaient m'attirer de l'autre côté du mur, de l'autre côté de notre cimetière clandestin » (Ben Jelloun 2001, 32).

Toutes ces actions sont entreprises par le détenu afin d'inhumer complètement son passé et les souvenirs qui y sont corolaires. La résistance à l'enfermement ne peut aboutir que si le détenu se débarrasse des effluves du passé, des souvenirs et de la mémoire mortifère. Cela n'est possible que grâce à une compacité du corps qui fait que « parmi les images qui se présentent au corps percevant, il s'en fixe une puis dirige toute son attention à l'acteur qui se trouve dans cette image et le remplace par quelqu'un d'autre, ce qui lui permet enfin de méconnaître le souvenir » (Georges 2016,140).

Mais, l'oubli comme garde-fou contre la déchéance n'a pas été performant. En effet, plusieurs prisonniers de Tazmamart ont fini par sombrer dans la démence, proprement dite, car ils n'avaient pas la force nécessaire pour cultiver l'oubli.

Le livre- témoignage ne se confine pas à exposer le vécu individuel de l'ex- détenu, mais décrit le destin commun des autres détenus dont l'endurance héroïque a fini par céder le flanc à un affaiblissement caractérisé. La démence s'abat sur nombre d'emmurés. C'est le cas par exemple de Mimoun Al Fagouri qui « s'est donné la mort après treize années de folie entrecoupées de rares moments de lucidité » (Marzouki 2000,162). Cette folie, proche de la démence, projette Mimoun dans un interminable état déliriel. En effet, il imagine, suite au décès de six détenus survenus dans le bâtiment 2, qu'il est interpellé par un

djinn : « Si Mbarak, tu m'entends ? Il y a un djinn qui m'ordonne de me convertir au christianisme. Il menace de me tuer en cas de refus » (Marzouki 2000, 153). Son délire, prenant des proportions démesurées, est le signe d'une perte progressive des repères qui le rattachent, en tant que sujet, à l'être et à la réalité spatiale et temporelle. La démence anéantit la mémoire si bien que le personnage se met à narrer des extravagances : sa rencontre, grâce au djinn, avec des personnalités éminentes comme Abou Bakr Seddik, premier Khalif du prophète, le président Bourguiba et le Général de Gaulle. La folie est aussi le lot, entre autres, du sous-lieutenant Mohamed El Kouri connu pour « sa complexion physique et son goût affiné et son élégance » (Marzouki 2000, 189). Celui-ci sombrait dans des crises de paranoïa au point de mourir dans des conditions douloureuses. La déraison s'est aussi emparée de Haïfi et de Chemsî. Ce dernier « dès son incarcération, s'était enfermé dans un mutisme total avant de sombrer progressivement dans une sorte d'hystérie » (Marzouki 2000, 103).

Le cas de ces personnages exprime avec éloquence la crise psychologique chez le détenu, incapable de résister à l'atrocité du monde pénitencier. Par conséquent, le trouble de la mémoire émerge dès que les liens sont rompus avec le passé. Cela empêche le sujet d'intégrer le présent dans son parcours existentiel.

Dans beaucoup de cas, l'hystérie mortifère est précédée de moments de silence et d'une rupture au niveau de la communication. Le mutisme du détenu sonne le glas d'une déchéance imminente de la mémoire se traduisant en un délire effréné. L'exemple de Mimoun demeure, à cet égard, très saisissant. A défaut de pouvoir garder les liens avec l'histoire et le vécu antérieurs, le détenu fait preuve de mythomanie. Aussi la parole, en se détachant de la réalité, inscrit-elle le sujet dans un imaginaire et dans un univers factice. La réalité et la fiction sont si entremêlées que le sujet parlant ne sait plus si ses propos relèvent de la réalité ou de la fabulation.

2- La fonction vitale de la mémoire chez les emmurés de Tazmamart

Todorov écrit que la mémoire est pourvoyeuse de « gratifications symboliques dont nous avons le plus grand besoin. Toucher à ce fondement équivaut donc à menacer notre identité et provoque la panique » (Todorov 1995, 101-102). Cela s'applique au cas des prisonniers de Tazmamart. En effet, nombreux sont les détenus qui ont fait montre d'une force mentale implacable en contrant la réalité sordide de l'enfermement, et ce grâce aux vertus de la mémoire. La lecture régulière du coran, rendue possible grâce au travail de la mémoire, leur a permis d'atténuer leur douleur grâce au confort que procure le recueillement, proche de l'expérience mystique : « La séance d'études coraniques commence. Nous apprenons collectivement des versets du coran pendant une

bonne heure et demie. Chacun fait appel à sa mémoire, se souvient de ses dizaines heures passées à ânonner dans les écoles coraniques » (Marzouki 2000, 102). Outre la quête de la sérénité à travers un rigoureux programme de recueillement où alternent psalmodie coranique et prière, les détenus s'adonnent à des discussions bien prolongées. La parole a des vertus salvatrices. Elle brise le silence qui précède la mort.

Si au début de l'incarcération dans le bagne secret, la mémoire est vue comme un fardeau dont il faut rapidement se délester, les reclus vont comprendre, par la suite, qu'il est impossible de s'en débarrasser, tant qu'elle leur apporte une bouffée d'oxygène par souvenirs interposés. Pour les détenus de Tazmamart : « La parole est salvatrice. Contre le silence, la parole leur permet de communiquer entre eux malgré leur isolement (...), de s'encourager » (Mésavage 2004, 191). Salim, par exemple, reconnaît, en ces termes, le pouvoir de la mémoire de s'inviter dans le sinistre lieu du bagne :

La tentation était grande de se laisser aller à une rêverie où le passé défilait en images souvent embellies, tantôt floues, tantôt précises. Elles arrivaient en ordre dispersé, agitant le spectre du retour à la vie, trempées dans des parfums de fête, ou, pire encore, dans des odeurs du bonheur simple : ah ! l'odeur du café et celle du pain grillé le matin ; ah ! la douceur des draps chauds et la chevelure d'une femme qui se rhabille... Ah ! Les cris des enfants dans une cour de récréation, le ballet des moineaux dans un ciel limpide, une fin d'après-midi ! Ah ! que les choses simples de la vie sont belles et terribles quand elles ne sont plus là, rendues impossibles à jamais ! (Ben Jelloun 2001, 29).

En parlant de tentation, le prisonnier souligne la difficulté de verrouiller la mémoire et s'abstenir de regarder en arrière. La mémoire a la vertu de rattacher le personnage à son humanité, de réveiller en lui des sensations qui sont a priori définitivement perdues. Tous les sens énumérés participent d'une synesthésie ; laquelle replonge Salim dans le passé et dans tous les moments de félicité dont il regorgeait. L'interjection "Ah", répétée à quatre reprises, en dit long sur l'effet que la remémoration a sur la psychologie du personnage. Les éléments textuels que nous soulignons dans la citation précédente participent à tisser la configuration discursive de la nostalgie que ressent le prisonnier-narrateur quand il évoque le passé et ses attraits enchanteurs.

La mémoire, notamment littéraire, permet aux reclus de se divertir et de meubler le temps. Chez Binebine, nous retrouvons l'irrésistible besoin personnel de se laisser aller aux réminiscences et aux souvenirs livresques et cinématographiques : « chaque nuit, je faisais un voyage dans le passé. Je

dépoussiérais mes anciennes lectures, revisitais les salles de cinéma » (Binebine 2015, 27).

Cette mémoire littéraire n'est pas seulement vitale pour celui qui se rappelle des lectures anciennes ou des films, mais elle est salvatrice pour l'ensemble des détenus. Pourvoyeuse de plaisir, elle est source de résilience pour ces condamnés aux prises avec la mort à petit feu. Individuelle, cette mémoire est partagée par l'entité émettrice et l'ensemble des détenus. Elle est un bien commun. Chacun y puise, l'imagination aidant, le moyen de repousser les murs de la caverne, la possibilité de s'évader et de vivre dans un ailleurs en se détachant momentanément de l'espace carcéral. Ainsi pouvons-nous avancer que cette mémoire littéraire revêt un caractère subversif dans la mesure où elle déjoue l'exiguïté de la cellule et les stratégies de néantisation de l'être incarcéré, de sa mortification dans l'âme et la chair :

Puis durant la matinée, je narrais ma récolte nocturne à des prisonniers qui, suspendus à ma voix buvaient chacune de mes paroles, profitaient de cette évasion, de cette fenêtre ouverte sur le rêve, sur une nouvelle culture pour certains : le passé littéraire de la France, les grands auteurs russes du dix-neuvième siècle et les Américains du début du vingtième (Binebine 2015, 54).

Nous retrouvons également ce rituel dans le roman de Tahar Ben Jelloun. En effet, Salim, dans *Cette aveuglante absence de lumière*, fait appel à sa mémoire littéraire, bien forgée dans la bibliothèque paternelle. Depuis sa cellule, il récite, entre autres, *Les Fleurs du mal* de Baudelaire et *L'Etranger* de Camus. L'effet apaisant et vital de la mémoire littéraire va pousser les détenus à demander au protagoniste de leur raconter les *Mille et une nuits*. Comme il ne connaissait pas ce texte, il s'ingéniait à inventer des contes à la demande de ses auditeurs, passionnés de mots. Abdelkader, par exemple ne cessait de demander à Salim de lui raconter des histoires. Cela lui faisait beaucoup de bien comme l'atteste cette citation : « Je rêve d'entendre des mots, de les faire entrer dans ma tête, de les habiller avec des images, de les faire tourner comme dans un manège, de les conserver au chaud, et de repasser le film quand j'ai mal, quand j'ai peur de sombrer dans la folie » (Ben Jelloun 2001, 93-94).

Chez Ahmed Marzouki, dont le texte se présente sans fioritures de style, la mémoire littéraire est pourvue de vertus salvatrices et apaisantes. En effet, raconter des films et des romans était une activité prisée chez les reclus. Cela est d'autant plus vrai qu'elle permettait de subvertir la réclusion imposée et de contrer la machine carcérale qui, en usant de moyens de répression variés, entendait altérer la santé psychologique des déportés et annihiler leur mémoire. Dans *Tazmamart, Cellule 10*, nous pouvons lire ceci : « le silence général permettait

à l'un de nous de raconter un grand film ou un roman jusqu'à la prière du soir. Ce moment était sans doute le plus attendu » (Marzouki 2000,103). Par le témoignage de Marzouki, nous apprenons aussi que celui-ci et Raïss, son codétenu, faisaient preuve d'une grande maîtrise de la narration et de la description : « Nos récits et notre petit talent, je le dis en toute humilité, ont procuré des centaines d'heures de bonheur ou, tout au moins, nous ont permis d'oublier pendant ces moments notre immense misère » (Marzouki 2000, 104).

Il conviendrait de souligner que la mémoire littéraire et cinématographique permettait de créer une forme de solidarité au sein du bagne. Par le retour dans le passé, chaque prisonnier s'efforce de raconter quelque chose qui a trait à sa vie antérieure. La parole est le médium, par excellence, qui leur donnait les moyens d'amadouer la solitude mortelle, le froid, les longues nuits et le désespoir : « Tout ce qui était susceptible de nous faire oublier momentanément l'ampleur de notre drame était bon à prendre » (Marzouki 2000, 121). Même le récit de l'enfance permettait de meubler la vacuité de la cellule et replonger les détenus dans un passé lointain, synonyme de liberté totale. Celui de Midhat, ingénieur informaticien, en est un exemple. Il racontait aux autres « le récit de ses aventures drôles vécues dans la pension de Madame Hanno au centre de Paris (...). Bref, il était un très bon copain, intarissable et toujours disponible pour changer le triste quotidien par ses contes merveilleux » (Marzouki 2000, 136).

Salah Hachad rapporte également que la parole permettait aux détenus de rendre sensée leur vie, malgré ses allures cauchemardesques. Ainsi le moment le plus favori était-il la remémoration de quelques films ou livres assurée par des camarades dont le don de la narration n'a jamais démerité : « chacun pouvait raconter un film qu'il avait vu, une anecdote qu'il avait entendue ou un roman qu'il avait lu » (Serhane, 2003, 58). La parole entretenait l'imagination qui, à son tour, faisait repousser les murs des cellules individuelles. La narration, comme forme de parole, caressait les rêves et permettait une échappée *extra-muros*. Elle était, pour les détenus, l'antidote contre la solitude et le repli. Tous les exemples que nous avons susmentionnés donnent à voir l'importance, pour les condamnés, de la mémoire de manière générale, celle qui puise dans la littérature et le cinéma en particulier. Outre sa fonction divertissante, celle-ci a un effet thérapeutique indéniable comme l'illustre le cas de Laghrou dont la souffrance physique s'atténuait, comme par miracle, grâce à la mémoire et aux bons souvenirs qu'évoquait pour lui Marzouki : « j'ai essayé de le distraire en lui rappelant de beaux souvenirs » (Marzouki 2000, 174). Il s'avère, donc, que la mémoire personnelle, collective et littéraire a été d'un grand secours pour les emmurés. C'est grâce à elle que nombre de condamnés ont pu rester debout et survivre, malgré les maladies chroniques.

Outre cette ambivalence de la mémoire, dysphorique et euphorique, les rescapés ont jugé nécessaire de prendre la parole, de transcrire leurs récits, afin de servir la mémoire collective et l'Histoire du pays.

Conclusion

La littérature carcérale plonge le lecteur dans l'atmosphère des années de plomb au Maroc. Atmosphère caractérisée par les tortures, les déportations, les enlèvements et l'arbitraire. Au travers des textes pleins de péripéties, nous saisissons la peine des hommes face à l'extrême et à l'horreur. Nous comprenons le processus de bestialisation qu'ils ont subi dans l'obscurité et nous découvrons comment les prisonniers ont dû résister à la déchéance totale moyennant la foi, la parole, le partage et surtout la mémoire. Après dix-huit ans de survie dans l'espace funeste de Tazmamart, les rescapés transmettent dans les interstices de leur poignante écriture (témoignage et fiction) toute une mémoire collective. Mémoire, à valeur pédagogique, que le citoyen marocain doit regarder en face, en démêler les fils afin de pouvoir agir positivement sur le présent et l'avenir.

La posture des détenus face à la mémoire est ambivalente. Au début de l'incarcération, les détenus s'astreignaient, dans une résistance héroïque, à l'oubli pour phagocyter tous les souvenirs relatifs à la vie d'avant la descente aux Enfers. Mais, au fil des années, ils ont appris à faire de la mémoire un allié salvateur : c'est par la mémoire qu'ils ont atténué le caractère sordide du bagne et donné de la force à leur résilience. Les souvenirs littéraires et cinématographiques ont joué un rôle important dans la mesure où ils permettaient aux prisonniers d'aller loin, de s'évader et de voyager au-delà des murs de Tazmamart. La somme des souvenirs était partagée avec l'ensemble des détenus. Tout le monde en tirait profit. Cela renforçait le sentiment de solidarité et opérait comme une forme de contre-pouvoir subversif. Si les textes que nous avons convoqués dans cet article permettent d'appréhender le double fonctionnement de la mémoire (source de douleur vs lieu de salvation), il serait important, dans un futur travail, de vérifier cette donne dans d'autres corpus d'écrits carcéraux relevant d'autres pays du monde arabe et de l'Afrique.

BIBLIOGRAPHIE

- Aït-Aarab, Mohamed. 2008 : " Le syndrome d'Ulysse. Le récit carcéral marocain." Journée d'étude du CRLHOI *Écriture, mémoire, commémoration*, no.34, 129-147.
- Ben Jelloun, Tahar. 2001. *Cette aveuglante absence de lumière*. Paris : Editions du Seuil.
- Bergson, Henri. 1919. *L' énergie spirituelle*. Paris : P.U.F.

- Binebine, Aziz. 2015. *Tazmamort*. Casablanca: Editions Le Fennec.
- El Guabli, Brahim .2014. "The 'hidden transcript' of resistance in moroccan tazmamart prison writings." *The Arab Studies Journal*, no. 22/1, 170-207.
- El Ouazzani, Abdesselam.2014. *Le Récit Carcéral Marocain*. Rabat : Imprimerie La Capitale.
- Foucault, Michel.1975. *Surveiller et punir : naissance de la prison*. Paris : Gallimard.
- Georges, Hani. 2016. "Pour une sémiotique de la concentration dans Cette aveuglante absence de lumière de Tahar Ben Jelloun." *Études littéraires*, no. 47,137-47.
- Hachad, Naïma .2018. "Narrating Tazmamart: Visceral contestations of Morocco's transitional justice and democracy." *The Journal of North African Studies*, no. 23: 208-224.
- Hussein, Elham T. 2021. "Bearing witness and documenting suffering in two Moroccan prison memoirs: Tazmamart: Cell 10 and from Skhirat to Tazmamart: a round trip ticket to hell". *Journal of the African Literature Association*, Vol. 15, no. 1, 65- 77.
- Kamal, Abderrahim. 2022. "Les écritures du carcéral au Maroc (1999-2011) Témoignage/ littérature, Genres, formes, fonctions, impacts." *Interculturel francophonies*, no. 41 : 81-116.
- Marzouki, Ahmed. *Tazmamart, Cellule 10*, Casablanca, Tarik Editions, 2000.
- Menin, Laura. 2019. "Descending into hell': Tazmamart, civic activism and the politics of memory in contemporary Morocco" *Memory Studies*, Vol. 12(3) 307-321.
- Mésavage, Matilde. 2004. "Espace Carcéral Réel et Imaginaire Dans Les Écrits de Marzouki, d'Oufkir et de Serhane." *Nouvelles Études Francophones*, no.19, 183-196.
- Mohsen-Finan, Khadija.2007. "Mémoire et Réconciliation Au Maroc.". *Politique Étrangère*, no. 72: 327-338.
- Nietzsche, Friedrich. 1964. *La généalogie de la morale*. Paris : Gallimard.
- Raïss, Mohammed.2002. *De Skhirat à Tazmamart : retour du bout de l'enfer*. Casablanca : Afrique Orient.
- Rhani, Zakaria. 2019. "The Inmate's Two Bodies: Survival and Metamorphosis in a Moroccan Secret Prison". *Revista Crítica de Ciências Sociais*, no.120 :183-208.
- Serhane, Abdelhak.2003. *Kabazal. Les emmurés de Tazmamart (Mémoires de Salah et Aïda Hachad)*. Casablanca: Tarik Editions.
- Slyomovics, Susan. 2005. *The performance of human rights in Morocco*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press.
- Stora, Benjamin. 2000. "Maroc. Le Traitement Des Histoires Proches." *Esprit*, no. 266/267: 88-102.
- Todorov, Tzvetan. 1994. *Face à l'extrême*. Paris : Seuil.
- Zekri, Khalid. 2006. *Fictions du réel. Modernité romanesque et écriture du réel au Maroc 1990-2006*. Paris : L'Harmattan.
- Zekri, Khalid. 2011. "Ecrire le carcéral au Maroc". *Les Cahiers de l'Orient*, no.102 :59-79.